

Dominique Touchon Fingermann

La psychanalyse au présent : notre urgence politique *

On ne sait pas ce qu'elle deviendra cette psychanalyse. Enfin, moi, je souhaite qu'elle devienne quelque chose. Il n'est pas sûr qu'elle en prenne le chemin.

J. Lacan ¹

Tout d'abord, je remercie David Bernard et Philippe Madet pour l'invitation à participer à cette table ronde avec ce dernier et Vera Pollo (partenaire précieuse de la création des forums au Brésil avec quelques autres). Merci pour cette occasion de discussion organisée par le Laboratoire international de la politique de la psychanalyse.

Je dois cette invitation au livre publié aux Éditions nouvelles du Champ lacanien, *La Dé-formation du psychanalyste*. Et c'est bien de là que je me permets de mettre mon grain de sel. Le ton est donc donné d'emblée : la politique de la psychanalyse, sa place dans le monde, dépend de la position des analystes, soit de leur capacité à assurer la position de l'inconscient, à la place de la vérité. Cela dépend donc de leur formation, c'est-à-dire, comme je l'expose, de la dé-formation nécessaire de leurs névroses jusqu'à ce qu'ils puissent supporter le « pas-de-rapport » propre à l'acte qui répond au transfert. Soutenir ce « pas de deux » propre au dispositif de l'analyse fait preuve d'un lien, inédit jusqu'à l'évènement Freud, nommé par Lacan « le discours analytique » : *notre* responsabilité politique.

Quelle réponse en effet du discours de l'analyste aux autres discours ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? En quoi ce que l'analyse permet de savoir peut-il répondre différemment à ce qu'un citoyen du XXI^e siècle peut faire dans le monde dans l'espoir de lendemains ? En quoi cela permettrait-il de dépasser la futilité du bon sens et des « prêcherries » des opinions politiques ?

« Le trou de la politique », l'expression de Lacan dans l'« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* ² », nous surprend, bien qu'elle indique son impossible et renvoie évidemment aux trois impossibles soulignés par Freud et repris par Lacan ³ : impossibles de gouverner, d'éduquer, de psychanalyser. Les réponses éthiques à ces trois impossibles ne se correspondent pas, ce qui semble confiner chacun dans son trou : pas de dialogue.

Cela fait rebondir notre questionnement : comment la politique de la psychanalyse, au niveau de son acte qui ne prend effet de lien qu'au un par un, peut-elle avoir des conséquences au-delà de son intension, au niveau de la politique de la psychanalyse, au sens de son extension dans le monde ? En outre, en quoi le savoir acquis de l'analyse peut-il servir à saisir ce que l'état du monde fait subir à tout un chacun ?

Nos colloques, nos publications, nos dispositifs, dont ce Laboratoire, rendent compte de notre souci quant à l'urgence politique du maintien des conditions de possibilité de l'acte du psychanalyste. D'ailleurs, le dernier *Mensuel* ⁴ publie trois textes très originaux, prononcés par des élus du LIPP. Je pourrais aussi citer de nombreux écrits de nos collègues, multipliés lors de la pandémie, mais aussi particulièrement plusieurs séminaires de Colette Soler bien antérieurs : *Ce qui fait lien*, *Humanisation ?*, *Un autre narcissisme*, etc., qui connectent toujours, avec précision, les questions de la structure et du lien. Dans le sens même de ce souci de « notre responsabilité politique », je vous rappellerai évidemment le titre des prochaines rencontres européennes à Madrid : « L'éthique de la singularité », auquel répond « L'impératif du lien ». L'une ne va pas sans l'autre.

Je mentionnerai aussi ce texte très concis de Sidi Askofaré présenté lors d'une diagonale électronique de l'EPFCL, « Lacan et la politique ⁵ », dans lequel il décline les six points que l'on peut extraire de l'enseignement de Lacan et qu'il s'agirait de tirer au clair pour mieux orienter nos postures à l'égard des rapports de la politique de la psychanalyse avec celle du monde. Ces six points constituent un plan d'étude qui reste à faire, à moins que Sidi ou nos amis du LIPP ne s'en chargent.

Pour ma part, ce soir je souhaite évoquer une fois encore trois questions sur lesquelles il m'importe d'échanger avec vous en ce qui concerne cette urgence politique qui me convoque pour affirmer la psychanalyse au présent. Une fois encore, car Freud et Lacan avant nous l'avaient bien fait, non pas explicitement, comme le souligne Sidi Askofaré, mais constamment, dans leur poursuite de l'appareillage du « psychique », soit de l'accord (discord) du corps et du langage qui est de l'Autre. Nous poursuivons

après eux cette exigence, qui ne dépend pas de la morale ni de la bienséance philosophique, mais de la logique du parlant : l'un ne va pas sans l'Autre. Ces trois questions sont :

1. La politique de l'acte (son intension) ;
2. La politique de la psychanalyse (son extension) ;
3. Le psychanalyste et le contemporain (en fait, je ne traiterai pas ce point aujourd'hui).

La politique de l'acte (son intension)

L'intension est un terme de logique que nous utilisons volontiers, car il tombe bien pour parler de ce qui nous occupe : l'extension de la psychanalyse, ou son avenir, comme disait Lacan. Ce terme condense en un mot l'ensemble des caractères nécessaires et suffisants pour qualifier en quoi consiste la psychanalyse et ce qui conditionne son avenir : « Pour que la psychanalyse par contre redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : un acte à venir encore ⁶ », écrit Lacan pour introduire *Scilicet* en 1968. Ce terme « intension » condense, nomme, désigne, ce qui qualifie l'opération du psychanalyste, les conditions de son acte, l'éthique qui commande son discours et donc sa finalité, ou même pourrait-on dire : *sa politique*. C'est d'ailleurs avec cette portée de garantie de l'acte analytique que Lacan l'énonce dans « La direction de la cure », dans cette phrase que nous aimons répéter (en tout cas moi !) : « Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique. Allons plus loin. L'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque à être ⁷. » Je sors la phrase de son contexte, car même si ce que Lacan indiquait en 1958 comme repère de l'acte n'est pas ce qu'il formulera dix ans après comme le réel, elle indique qu'au-delà des aléas des stratégies du transfert et des tactiques du manie-ment de celui-ci, il y a une direction : c'est la fin. Et ce qui discontinue les méandres de la demande du névrosé jusqu'à ce que fin s'ensuive, c'est l'acte.

Mais pourquoi l'acte aurait-il une incidence politique, s'il est d'un tout seul et même pas sujet ! L'acte rompt la croyance au sujet supposé savoir, il ne fait pas rapport, il fait cependant limite au pas de dialogue, en connectant le dire de l'interprétation au dire de la demande analysante. C'est ce qu'écrit ce lien social appelé « discours psychanalytique ».

Qui plus est, l'acte psychanalytique a indéniablement des effets sur les nœuds de l'aliénation et la séparation où s'embrouille le sujet ; aliéna-tion et séparation : deux termes aux connexions politiques évidentes. Il se peut que le sujet en question prenne acte de ces effets, et décide d'un autre

dénouement, soit une version de la séparation qui ne signerait pas le retour à l'aliénation, comme Lacan le signalait dans « Position de l'inconscient ⁸ ». L'acte donnerait *lieu* (*un lieu malgré tout*, comme dirait Didi-Huberman) à une prise en *compte* ⁹ de la séparation primordiale du *parlêtre* qui « ferait différence » dans son lien à l'autre et au monde, s'il pouvait enfin y consentir.

C'est en ce sens que je commente et utilise pour mon orientation cette expression de Lacan dans « Lituraterre » : « Le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique ¹⁰. »

Notre politique du symptôme, que nous pourrions aussi bien appeler notre politique borroméenne, nous conduit à le considérer comme la marque unique et réelle sur laquelle l'analysant pourrait prendre appui pour être présent au monde et dans le lien à l'autre, sans oublier son dire inouï.

La politique de la psychanalyse (son extension)

« Inventée par un solitaire [...] elle se pratique en couple ¹¹ »... Mais au-delà de cette contagion au un par un, d'un dire à l'autre, comment se produit cette extension dans l'espace et le temps qui nous fait nous en soucier encore, cent vingt-cinq ans après l'invention du solitaire ?

Elle fait de l'effet sans nul doute, et pourtant le monde et ses discours lui sont hostiles, car aucun ne souhaite – à la mesure de son intension à elle – prendre en considération le symptôme et l'angoisse comme valeurs d'ex-sistence et comme témoins du réel propre à l'inconscient de chaque Un. Ce réel-là ne convient pas, car il échappe à l'emprise de la science et du marché.

Et pourtant, elle tourne. La psychanalyse persiste et signe, ici et là bien des effets même si ses effets de peste, dont Freud rêvait, ont perdu de leur virulence. À moins que la virulence de l'hostilité à son égard soit une preuve de l'extension de son existence et de sa permanence dans le monde.

Mais comment se propage son dur désir de durer ?

Pas de propagande, dénonce Lacan, pas de boniment qui arrondirait ses angles « pour faire prime sur le marché », pas de prêcherie, pas de transmission. Pas d'enseignement... dit Lacan en bout de course, après avoir cru pendant longtemps à ce qu'il nommait avec emphase « mon enseignement ».

« Il y a quatre discours. Chacun se prend pour la vérité. Seul le discours analytique fait exception. Il vaudrait mieux qu'il domine, conclurait-on, mais justement ce discours exclut la domination, autrement dit, il n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel : c'est bien en quoi il n'est pas matière d'enseignement. Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne

pas ¹² ? », répète une fois de plus Lacan dans « Pour Vincennes ». C'est notre question.

Notre réponse, c'est la passe et son enjeu, soit « ce qui ne peut pas se dire, eh bien il faut le dire ! », comme dirait Beckett à l'envers de Wittgenstein : comme dirait le poète à l'envers de la science et de la religion et de leur politique universalisante. Comment passe un dire ? disons-nous.

Notre responsabilité, c'est d'être passeurs (*pouâtes*, disait Lacan). Passeurs de ce qui nous a un jour touchés – mais pas coulés –, transformés, déformés, fragmentés, brisant le langage qui est de l'Autre pour laisser résonner, à contresens, *lalangue* toujours singulière.

Nos livres, nos dispositifs institutionnels, nos rendez-vous et nos rencontres font-ils de l'effet, au-delà de ceux qui ont l'expérience de l'inconscient dans leur analyse ? Question que posait Freud avec humour dans *La Question de l'analyse profane* ; avec humour, ce qui rend ce dire-là inoubliable. « C'est peut-être la voie par où on peut espérer un avenir de la psychanalyse, il faudrait qu'elle se voue suffisamment à la drôlerie », soulignait Lacan dans *Le Triomphe de la religion* ¹³.

La résistance à la psychanalyse ne peut être déconcertée que par la résistance de la psychanalyse, et celle-ci, souvenons-nous, n'a qu'un médium, la parole qui s'adresse. « Nos queda la palabra ¹⁴. » Sachons en faire usage dans l'extension comme dans l'intension.

« Tout acte de résistance suppose un art – écrit Didi-Huberman –, c'est-à-dire la création d'une forme. La forme ainsi entendue serait comme un lieu malgré tout : *un passage* inventé, une faille pratiquée dans les impasses que veulent créer les lieux totalitaires... voilà bien ce qu'une ruse de la raison, une certaine invention poétique permettent quelques fois, comme une légère déchirure dans le désespoir, un passage pratiqué dans la dureté du monde historique ¹⁵. »

La raison de nos énoncés peut faire boniment ou enseignement, mais ne transmettra pas le savoir, qui déforme, fragmente le langage. La réson(ance) de notre acte d'énonciation peut produire des brèches, des déchirures et des passages pour nous faire passeurs de fragments. J'emprunte cette idée à J.-C. Milner : « Une seule possibilité pour celui qui ne décide pas et a compris qu'il lui faut se faire entendre en tant qu'il ne décide pas : fragmenter. Plonger la politique dans l'élément du fragment ¹⁶. »

Lalangue fragmente le langage, faisons usage de ce qui le brise. Ce sont les poèmes qui ont sauvé Semprun et Primo Levi. Ce sont les mots qui ont fait tenir Klemperer, ce sont les petits détails des moindres gestes qui

relatent la survie dans le texte d'Appelfeld, c'est la précision des faits qui montre la ténacité dans celui de Kertész. Ce sont ces brisures du langage qui laissent passer l'impertinence de Beckett, l'impudence de Duras, l'audace de Joyce, « les seules armes que je m'autorise à employer : le silence, l'exil, la ruse ¹⁷ ». Ils savent être passeurs. Au présent.

Bref, leur dire préservait leur existence au bord de l'immonde en produisant des fissures, des brèches, des interstices par où passent des bouts de réel et le souffle du « pas-comme-tout-le-monde », comme dirait Michel Bousseyroux.

Nous avons tous été soufflés par le texte de Lacan, depuis ses premiers aphorismes jusqu'à son écriture postjoycienne. C'est « l'interprétation » performative de la portée de *lalangue* qui nous fera passeurs de la psychanalyse. Dans nos publications, nos rendez-vous, nos interventions, nos prises de parole, notre présence dans le monde, persistons dans le bien-dire et ses échos éventuels.

J'avais envie de dire « soyons politiquement incorrects », mais comme cela a été le mot d'ordre de Bolsonaro le jour de sa prise de pouvoir, je retire cet énoncé et je conclus en disant « sachons rester à l'envers ».

Complément

Le psychanalyste et le contemporain

Je n'ai pas traité cette question ici pour une question de temps mais aussi car c'est la plus difficile pour moi. Toujours un peu l'impression de marcher sur des œufs, comme si c'était très compliqué de faire valoir l'absens/ab-sexe propre au discours psychanalytique devant le bon sens des opinions et parti pris.

Il y a une certaine clameur ici et là qui dénonce : « Psychanalystes ! encore un effort pour être contemporains ! » Comment nous faisons-nous encore les contemporains de ce monde ?

On nous dit : « Ouvrez vos cercles, fermés et vicieux ! Dépoussiérez votre jargon ! Assouplissez votre dispositif en conformité avec le goût et les usages de l'époque ! Démocratisez l'accès à la formation ! Lacan ne vous a-t-il pas orientés pour vous mettre à la hauteur de la "subjectivité de votre époque" ? » En effet, les temps changent et le monde et ses immondices d'hier ne sont pas ceux d'aujourd'hui, pas plus que son ordre et ses mots d'ordre.

Il est bien certain que nous devons tenir compte de « l'état du monde », qui ne donne pas vraiment droit de cité à la psychanalyse. Mais savons-nous bien occuper les brèches qui se présentent à nous ? Et nous les occupons pour en faire quoi ? Nous pouvons les combler avec un bon sens que nos concepts psychanalytiques orienteraient : la différence, l'altérité, la sexualité, l'homme, la femme, le genre, la ségrégation, la logique collective, l'abrasement des singularités ? Ou bien devons-nous, voulons-nous, y préserver, voire restaurer, le fil tranchant de la psychanalyse, soit « la position de l'inconscient », et de cette place insister, envers et contre le monde et ses immondes, ses arrangements et ses increvables dérangements ?

* ↑ LIPP Zone francophone. Soirée débat du 11 mai 2023.

1. ↑ J. Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement », Les mardis du Vinatier, 1967, *Pas-tout Lacan*, <https://ecole-lacanienne.net/bibliolacan/pas-tout-lacan/>
2. ↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 555. « La métaphysique n'a jamais rien été et ne saurait se prolonger qu'à s'occuper de boucher le trou de la politique. C'est son ressort. Que la politique n'atteigne le sommet de la futilité, c'est bien en quoi s'y affirme le bon sens, celui qui fait la loi. »
3. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 535.
4. ↑ *Mensuel*, n° 169, Paris, EPFCL, mai 2023.
5. ↑ S. Askofaré, Diagonale électronique du 29 novembre 2020, <https://www.youtube.com/c/EPFCLFrance>
6. ↑ J. Lacan, « Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'EPF », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 288.
7. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 589.
8. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 844.
9. ↑ Prendre en compte l'ensemble vide comme *UN* (Frege).
10. ↑ J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 18.
11. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571. « Inventée par un solitaire, théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire), elle se pratique maintenant en couple. Soyons exact, le solitaire en a donné l'exemple. Non sans abus pour ses disciples (car disciples, ils n'étaient que du fait que lui, ne sût pas ce qu'il faisait). Ce que traduit l'idée qu'il en avait : peste, mais anodine là où il croyait la porter, le public s'en arrange. »
12. ↑ J. Lacan, « Pour Vincennes », *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, Lyse/Le Seuil, 1979, p. 278.

13. [↑](#) J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 77.
14. [↑](#) Blas de Otero, poète de Bilbao, chanté par Paco Ibañez.
15. [↑](#) G. Didi-Huberman, *Essayer voir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2014, p. 11.
16. [↑](#) J.-C. Milner, *Pour une politique des êtres parlants, Court traité politique*, Lagrasse, Verdier, 2011, p. 76-77.
17. [↑](#) J. Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, trad. J. Aubert, Paris, Gallimard, 1992, p. 353-354. « Je veux essayer de m'exprimer, sous quelque forme d'existence ou d'art, aussi librement et aussi complètement que possible, en usant pour ma défense des seules armes que je m'autorise à employer : le silence, l'exil, la ruse. »